

TEMPERATURE

Do 4 avril 1904

Table with 2 columns: Temperature (Fahrenheit/Centigrade) and values for different times of day (Matin, Midi, Soir, Nuit).

La Main-d'Œuvre Chinoise.

Nous avons plusieurs fois, récemment, entretenu nos lecteurs de la question de l'introduction de la main-d'œuvre chinoise dans l'Etat de Louisiane.

La Chambre des Représentants de la République de France a voté, le 27 mars dernier, une loi relative à l'adoption de la main-d'œuvre chinoise au Transvaal.

Sir H. Campbell Bannerman, M. Asquith et plusieurs des meilleurs orateurs de l'opposition, ont attaqué violemment le gouvernement pendant la discussion de l'ordre du jour.

M. Lyttelton, ministre des colonies, et M. Balfour, président du conseil, ont répondu aux attaques des libéraux en disant que l'introduction de la main-d'œuvre chinoise était indispensable pour relever la situation des mines.

LES OBUS JAPONAIS.

On sait qu'un marin russe du "Varyag" reçut 120 éclats d'obus et est encore vivant.

Le résultat semble extraordinaire; cependant il est logique. Les obus japonais sont remplis, non de poudre noire, mais d'acide picrique additionné de divers produits.

Le choc produit par la formation de gaz ayant une force d'expansion colossale, si bien que les parois de l'obus se trouvent, en quelque sorte, pulvérisées et s'éparpillent en mille miettes, dont on peut recevoir un grand nombre sans être mortellement atteint.

Les obus produisent surtout de l'effet dans une zone très restreinte, autour de l'endroit où ils éclatent. Le violent dégagement des gaz a pour résultat de balayer tout air et espace.

Ainsi l'explosion de la charge des matelots du "Varyag" soient disparus sans laisser la moindre trace.

En somme, ces obus n'ont pas une très grande efficacité. Il faudrait les charger d'une quantité considérable de matières explosives; or on redoute qu'ils éclatent dans le canon et ne fassent sauter celui-ci; aussi les charge-t-on assez légèrement.



MORT DE M. HENRI D. DUBOS

C'est notre douloureux devoir d'annoncer la mort du plus ancien de nos collaborateurs, M. Marie Henri Dieudonné Dubos, mort survenue dimanche dernier à une heure et demie de relevée et à laquelle nous nous attendions depuis plusieurs jours.

Hélas! oui, nous savions notre vieil ami dans un état désespéré; nous savions que la Science avait tout tenté et que rien ne pouvait le soustraire aux trépas.

Comment retracer, même à l'instigation de l'ami qui nous quitte, éteint comme nous le sommes par l'extinction la plus poignante.

Quatre-vingt-trois ans et dix mois, ce cycle est vaste pour la créature humaine; c'est celui qu'a parcouru M. Dubos qui s'éteignait doucement il y a quelques heures, sans secousses. Le doux vieillard s'est endormi dans l'éternité sous la fatigue de son éprouvante tâche.

M. Dubos était né à Beauvais, département de l'Oise, France, en 1820; il était le fils de Pierre Louis Dubos et de Marie de Vismes, descendante du comte de ce nom, une haute personnalité politique en France. Le père du défunt servit sous le premier empire; il était colonel d'un des régiments qui prirent part à la bataille de Waterloo. Notre vieil ami était, comme on le voit, des mieux apparentés; un de ses oncles, l'abbé Dubos Acaud, était académicien et auteur d'ouvrages très remarqués, un des premiers lexiques français, entr'autres.

Il était normalien et parlait souvent d'un de ses condisciples, Jules Simon. Au sortir de l'école, M. Dubos crut voir dans le journalisme la voie qui lui offrait le plus de séductions; il s'y lança, et y fit bientôt sa trouée.

Pour lui, la plume n'était pas un instrument léger, frivole. Il avait un beau et souple talent; comme critique littéraire, dramatique et musical, il était fort bien avisé.

C'est en 1855 qu'il fut pris du désir de connaître des horizons nouveaux, lointains; et c'est en Amérique qu'il vint. Il était des mieux armés pour engager hardiment les luttes de la vie; il connaissait parfaitement la musique, aussi à l'enseignement du chant s'adonna-t-il tout d'abord. La ville de New York ne lui fut pas comme champ d'action; il préféra venir s'établir à la Nouvelle-Orléans, qui, à l'époque, avait une physionomie française bien mieux accusée, bien plus typique que de nos jours. Il fut maître de chapelle à la Cathédrale St-Louis des années durant; et un jour, posséda toujours par

ce démon qu'est la plume, l'ancien journaliste qui sommeillait en lui s'éveilla, et M. Dubos fonda l'"Estafette du Sud", un organe ardent partisan de la Confédération.

M. Dubos y écrivit une série d'articles qui ne furent nullement du goût du général Ben Butler, l'odieuse mémoire, et le pauvre homme paya chèrement ses railleries de plume, ses attaques contre le gouverneur militaire qui nous traitait en conquérant insupportable.

Il alla traîner le boulet à l'île aux Vaisseaux; et son long exil prit fin plusieurs mois après, lorsque le gouvernement français intervint, demandant sa mise en liberté.

M. Dubos était entré à l'ABEILLE il y a une trentaine d'années en qualité de traducteur de dépêches. Le Temps, ce puissant dissolvant, faucha dans les rangs de nos rédacteurs, et le traducteur devint rédacteur. Ses collègues à la rédaction étaient MM. Félix Linet et Paul Villars.

Entre temps M. Dubos, qui était un infatigable ouvrier de la Presse, faisait des conférences, écrivait odes et sonnets, il avait la rime facile, rime; prononçait même des discours. Souvent, aux fêtes françaises, il prenait la parole et se livrait à d'heureuses improvisations.

Notre vieux camarade d'encrier aux côtés duquel nous avons travaillé pendant trente ans, nous apparaît toujours penché sur sa table, absorbé par l'élucidation des idées qui l'étreignaient et saisissant l'inspiration qui lui venait. Si il a été un ardent, un opiniâtre, un irréductible travailleur, dans ses vieux ans il a eu la suprême consolation d'avoir exercé une puissante action dans l'apostolat de la Presse; l'université était son domaine. Il a vécu en curieux des hommes et des choses, subordonnant le plaisir qu'il éprouvait à vivre à la tâche que lui imposait le journal et qu'il accomplissait avec une scrupuleuse conscience.

Les diplômes ne servent pas toujours dans la vie, mais ils y sont pas nuisibles non plus; et dans les écrits de M. Dubos, dans ses œuvres savantes, fouillées, dans ses critiques fines, alertes, documentées, ce n'était pas seulement une intelligence vive, un esprit charmant qui apparaissait, c'était aussi une culture littéraire, un élégant relief des premières études qui lui fournissaient d'originales comparaisons, des points de repère inattendus, et lui permettaient de faire en connaissance l'œuvre délicate et quotidienne qui était la sienne.

Il y avait une dizaine d'années que la petite phalange des rédacteurs de "L'ABEILLE" se tenait serrée, ne permettant pas à la mort de l'entamer.

Les derniers partis avaient été Dufour, Linet, Canonge, Donnet, Bléton, et voilà que Dubos s'en va les rejoindre dans le mystère de la tombe.

C'est avec une émotion attendrie que nous pensons à tous ces anciens compagnons; leurs traits s'accroissent dans le lointain un peu imprécis, voilés; mais leurs voix nous parlent; elles sont harmonieuses malgré leur accent de tristesse.

M. Dubos eut un frère, le colonel Louis Dubos, qui mourut il y a des années dans la Caroline du Sud; il était chevalier de la Légion d'Honneur et avait servi la Cause Perdue sous le général Beauregard dont il était l'un des aides de camp. Il eut aussi une sœur religieuse.

Il avait épousé Mlle Cora David dont la famille fut toujours une des plus considérées en

Louisiane. Deux enfants naquirent de cette union, une fille qui épousa le Dr. J. E. Doussan, et un fils qui mourut à la fleur de l'âge.

M. Dubos a eu une vieillesse bien entourée, bien caressée; elle s'est écoulée entre des êtres chers qui se montraient ingénieux, inventifs dans leur tendresse, et le travail qui le consolait des amertumes de la vie, et qu'il n'a abandonné que pour descendre dans la tombe.

Il s'en est allé avec la radieuse consolation d'avoir été pour ses amis un appui et un exemple. Quand on a vécu près de quatre-vingt-quatre années de dévouement, de probité, d'honneur, on a mérité, n'est-ce pas? de dormir en paix.

Bien des amis ont été saluer hier le cercueil de celui sur les traits duquel la mort n'avait pas posé sa laide empreinte, dont le visage calme, reposé, semblait baigné des blanches clartés de l'au-delà.

Le personnel du journal, rédaction et administration, envoie à cette tombe où descend l'un des siens, celui qui en était le doyen, son adieu le plus ému.

LE Chef de la Sûreté à Paris.

M. Macé, ancien chef de la Sûreté à la préfecture de police, vient de mourir, à l'âge de soixante-huit ans, dans sa propriété de Champigny, où il s'était retiré depuis sa mise à la retraite, le 15 mars 1884.

Le chef de la Sûreté est un personnage essentiellement parisien. Il n'est pas de toutes les premières au Vaudeville, au Gymnase, aux Variétés ou aux Nouveautés, mais il est le premier invité à tous les dîners de Paris, et c'est ce qui fait de lui un personnage important.

On connaît peu, dans le public, l'organisation de la préfecture de police, et cela est fort naturel, les relations avec cet établissement étant généralement désagréables pour ceux qui ont quelque chose à se reprocher, hontes pour ceux qui servent la police, et indifférentes pour les gens d'honneur qui sont, grâce à Dieu, la grande masse.

On s' imagine volontiers que le chef de la Sûreté est l'homme qui espionne chacun de nous dans l'intérêt du gouvernement. Il n'en est rien. Ses fonctions sont exclusivement judiciaires.

On croit aussi que c'est le plus important personnage après le préfet de police, et c'est encore une erreur.

Le ministre de l'intérieur a une police spéciale qui s'étend à tout le royaume... mille excuses... à tout le pays, et s'informe des opinions et des agissements de chacun. La préfecture de police n'a d'action que sur les départements de la Seine et de Seine-et-Oise. Elle n'est chargée que de la police urbaine et rurale dans ces deux départements, mais elle aide aussi la justice dans ses recherches, et, par extension de ses attributions, elle s'occupe aussi de politique, mais en secret, d'une façon inavouée et presque en cachette de la Sûreté générale qui est au ministère de l'intérieur.

Le premier personnage à la préfecture de police, après le préfet, c'est le secrétaire général, qui a rang de préfet. Ensu-

te vient le directeur général des recherches, rôle que remplissait M. Puybaraud, à qui l'on a reproché des arrestations arbitraires et qui, après sa mort, a été remplacé par M. Moquin. C'est dans ce service que se trouve la brigade politique.

Le chef de la Sûreté vient ensuite; il ne s'occupe que des crimes et délits. Il est l'aide de camp du procureur de la république et du juge d'instruction. Ce fut, antérieurement, M. Claude, le père Claude, dont on connaît les mémoires rédigés par d'autres après sa mort. Puis, le célèbre Jacob qui fut, après la guerre, l'affaire Billot, une femme assassinée, dépecée et brûlée, et l'affaire Danval, où l'on a dit que le médecin expert avait signifié un chargé d'accusé.

M. Macé lui succéda. Puis, vint M. Kuhn, M. Taylor, M. Gorou et M. Cochefert. M. Harmand remplit aujourd'hui ses fonctions avec beaucoup de finesse et d'habileté.

M. Macé était le type de l'ancien policier, le type qui répond aux romans de Gaboriau. Il était blond dans sa jeunesse, portant toute la barbe, des lunettes et une cravate blanche. On eût dit un notaire de province du temps de Balzac.

Il apportait dans ses fonctions une exactitude et une conscience méticuleuses, et un peu de solennité; il ne connaissait que son devoir et sa carrière.

Ne connaître que son devoir dans ce rôle de commissaire de police en chef, est chose très difficile, car à chaque instant, surtout en république, les recherches se heurtent contre un électeur influent, une femme qui connaît intimement un ministre, un fonctionnaire, un protégé, un acolyte, un ami d'un personnage important, et si le chef de la Sûreté n'est pas aller de l'avant, c'est la piste perdue, c'est l'insuccès, c'est la justice annihilée.

M. Macé ne craignait rien, et bien lui en prit, car il réussit à débrayer presque toutes les affaires criminelles qui lui passèrent entre les mains. Il n'était plus à quand eut lieu l'assassinat du préfet Barème, affaire restée mystérieuse tant que vécut l'assassin, aujourd'hui connue de plusieurs.

M. Macé avait fait toute sa carrière dans la police. Il y était entré à dix-huit ans; il avait été nommé inspecteur en 1833, officier de paix en 1868, puis commissaire de police, décoré en 1871, à la suite d'un incendie où il s'était distingué, commissaire aux délégations judiciaires et enfin chef de la Sûreté en 1879.

Ces grades, péniblement et honorablement acquis, le dispensaient mal à l'égard des jeunes et des intrus. Aussi eut-il à lutter pendant toute la durée de ses fonctions contre le célèbre Caubet, ancien libraire, grand dignitaire de la franc-maçonnerie, improvisé chef de la police municipale par les républicains récemment arrivés au pouvoir.

Le Caubet ne voulait que des francs-maçons à la préfecture de police. Il aurait voulu même que tous les gardiens de la paix fussent francs-maçons. C'était chez lui une monomanie. Il voyait des Jésuites partout où il ne voyait pas des francs-maçons. Avec l'appui de ses protecteurs, il avait occupé tous les services, et les préfets de police eux-mêmes subissaient sa tyrannie.

M. Macé avait débuté par un coup d'éclat. Il avait demandé à conserver son éphèbe; il ne voulait pas être chef de la Sû-

té, s'il ne continuait pas à être commissaire de police, c'est-à-dire magistrat. C'était une innovation et il y perdait comme appointement, mais il tint bon pour l'honneur de sa fonction, et il fut gain de cause.

Il lui fallut cependant baisser pavillon devant le tyran Caubet, mais il se contenta d'aller journalièrement au rapport, et tout le mérite de ses recherches lui revenait exclusivement. C'est ainsi qu'il arrêta le pharmacien Feysayrou et sa femme Gabrielle, complices d'avoir assassiné à Chalon l'employé Anbert. Il réussit aussi à découvrir l'assassin de deux personnes dépecées, le gardien de la paix Prévozt qui, au moment d'être couché sur la planche de la guillotine, eut ce cri resté célèbre:

— Je demande pardon à l'administration!

Il ne pensait ni à Dieu, ni à la société, ni à ses victimes, mais seulement à la police dont il faisait partie et qu'il croyait avoir déshonorée.

Que l'administration lui soit légère!

M. Macé fut aussi l'affaire Gilles et Abadie, deux Apaches de cette époque, et l'affaire Menecolou.

Quatre cents hommes à conduire, ce n'est pas une petite affaire, surtout quand ces quatre cents hommes sont habillés en bourgeois, libres de leurs mouvements, chargés de suivre une piste ou d'en trouver une.

M. Macé avait un doigté très sûr et... il fut heureux. Car, il faut bien le dire, c'est aussi une affaire de chance. M. Kuhn, qui lui succéda, fut relativement heureux, sans qu'il mourut subitement devant son bureau, dans un mouvement de colère causée, dit-on, par l'impopularité de M. Caubet. M. Taylor ne fut pas heureux et resta peu de temps; M. Gorou fut de rares bonheurs et resta comme le type du policier moderne, aimable, simple, naturel et très fin.

M. Macé termina sa vie en homme de lettres. Il a publié plusieurs ouvrages, notamment "Un Joli moude" et "Mou musée criminel". Il fut reçu de la Société des Gens de Lettres et collabora au "Gaulois".

C'était un policier estimable à tous points de vue; il ne s'était jamais occupé de politique.

THEATRES.

ST. CHARLES ORPHEUM. Le spectacle, toute cette semaine à l'Orpheum, sera très attrayant; la troupe qui y fait ses débuts hier soir compte des sujets intéressants au point de vue de leur valeur artistique.

De ces sujets citons tout d'abord Miss Mabel McKinley, nièce de l'ex-président, qui pose-elle est fort belle voix de soprano et sur qui se concentrera l'attention publique parce qu'elle fut une des femmes les plus élégantes, les plus entourées de la société de Washington.

Dans un précédent article nous avons dit que Miss McKinley est l'auteur d'"Anona", ce ravissant rien musical qui se trouve sur toutes les lèvres des siffleurs et qui a fait les délices, l'hiver dernier, des valseurs et des valseuses.

Il y a dans la troupe une autre femme, Miss Nirvana, qui, montée sur un superbe cheval, représente des tableaux célèbres.

Les autres sujets, Jack Gardner, Tony Wilson et Héloïse Bernard, Dylun, Eckert et Berg, Miss Amoros et Mlle Charlotte, sont très intéressants, eux aussi. La toute était grande hier soir,

et les nouveaux artistes de l'Orpheum ont été chaleureusement applaudis.

TULANE.

Le rideau du Tulane s'est levé dimanche soir sur une troupe d'un haut mérite ayant à sa tête une étoile, Miss Fay Davis.

C'est une comédie dont le succès fait le tour des Etats-Unis qui est jouée avec une vivacité d'allures, un entrain tels que le parterre est tenu sous le charme. "Whitewashing Julia" est l'intitulé de la pièce et Miss Fay dans le rôle de Wren, une veuve d'une physionomie très intéressante, déploie un gracieux talent de comédienne.

"Whitewashing Julia" est une œuvre très moralisatrice, elle fait ressortir nombre de petites faiblesses, de petits défauts dont est allégué notre pauvre humanité. Certaines scènes ont la finesse des œuvres de Sardou. Rien de plus amusant que ces femmes du monde dont le passe-temps le plus agréable semble être de médire d'autrui; rien de plus amusant que les hommes qui prêchent de préceptes, mais d'exemples, jamais.

CRESCENT.

Titre populaire, alléchant que celui de la comédie musicale qui a inauguré dimanche soir la semaine au Crescent. La musique est gaie, mouvementée et le poème un peu sentimental.

Kitty Calvert est un personnage qui appartient à l'histoire; c'est sous ses traits qu'a débordé Miss Beatrice Bronte et qu'elle a fait preuve d'une versatilité très grande. Les situations gaies et les situations tristes s'entrechoquent dans la pièce et sont d'un attachant intérêt.

Miss Bronte pour la seconde, lui donner la réplique des camarades dont le mérite n'est affirmé hier soir d'un bout à l'autre de la pièce.

GRAND OPERA HOUSE.

Le théâtre est une grande école; nul n'y contredit. C'est sur la scène que la vie réelle se peint avec une vérité, une fidélité saisissantes.

"Why Women Sin" est un drame du genre de "Frou-Frou". C'est l'histoire d'un jeune couple dont le mari néglige un peu beaucoup sa femme pour les attractions de son cercle, et permet à l'épouse délaissée de mener une vie mondaine qui n'est pas sans dangers.

La femme ne fait jamais, bien qu'elle en ait l'occasion souvent; et un des personnages principaux de l'émouvant drame est l'enfant qui ramène les époux au sentiment du devoir. Il y a plusieurs scènes tragiques; l'assassinat d'un odieux personnage par une aventurière, et la mort violente de la petite Fifi Follette.

Œtre généreux.

New York, 4 avril.—Le comité international de la Y. M. C. A. annonce que James Stokes, de cette ville, a fait une offre de \$50,000 à la Société pour le Progrès Moral des Jeunes Gens à St-Petersbourg.

Une des conditions de M. Stokes est que \$100,000 de plus seront recueillis en Russie, le tout devant former un fonds pour l'érection d'un édifice destiné à la société.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

LES LARMES DE L'AMOUR.

Grand Roman Inédit

Par PIERRE SALES

TROISIEME PARTIE.

VIII

GRANDE FAMILLE.

Suite.

Et bientôt le duc commençait à être plus gêné par le regard de

son fils que par celui de sa femme. Il parut s'amender alors, car plusieurs mois s'étaient écoulés sans qu'on sentit une intrigue amoureuse dans leur entourage.

C'est qu'il était las des caprices mondains, de la femme, de poésie dans son amour; il commençait à lui falloir des amusements plus faisandés.

Et James n'avait pas vingt ans que des camarades, sachant combien cela lui était désagréable, s'amusaient à lui nommer les petites demoiselles que le duc découvrait maintenant dans les music-hall, dans les bons bouis de Montmartre, et dont il faisait quelque chose... pour quelques mois, pour quelques semaines, quelques jours parfois.

Tel était le père qu'il devait respecter et pour qui l'oncle Tiburce, lui enseignait, du reste, une philosophie indulgente.

— N'oublie jamais, petit, qu'il est comme déshérité, dans notre pays de France. Ta mère ne peut pas vivre sans Paris. Ta grand-mère s'y trouve admirablement. Vous possédez des châteaux, des propriétés dans tous les pays du monde, et votre existence s'écoule entre votre hôtel, le Bois, Cannes et Deauville, plus vos châteaux de Seine-et-Marne. Il n'y a pas la de quoi occuper l'activité d'un homme comme ton père. Il a voulu, au début de son mariage, retourner en Ecosse, se remêler à la vie;

des grands clubs de Londres. Ta mère, qui déteste Londres, ne voulait pas s'y installer et redoutait... en quoi elle se trompait... en tant qu'elle se trompait... ces belles Anglaises qui sont d'autant plus dévergondées qu'elles affectent plus de puritanisme... En conservant son mari auprès d'elle, elle a eu, du moins, la satisfaction de pouvoir bien vivre sans ses caprices et ne pas s'élever l'ombre d'une douleur... — Mon oncle, vous êtes terrifié de tout railler avec tranquillité!

— Je ne raille pas, mon petit; je constate, simplement, que les humains, manquant de ce que l'on appelle gravement de la philosophie, et plus simplement de la sagesse, s'arrangent toujours pour être malheureux!

— Et vous, vous êtes heureux, vous, au milieu de nous tous qui souffrons!

— Parce que je vous aime tous et que je ne demande à aucun de vous que ce qu'il peut exactement me donner. Ton père n'est pas parfait pour moi! N'a-t-il dépensé une fortune pour m'installer un laboratoire qui fait enragé tous mes collègues de l'Institut? Ta mère ne m'a-t-elle parfaitement soigné quand j'étais malade? Et n'a-t-elle pas exigé que j'aie mon installation chez vous, pour m'élever aux côtés de ma belle-sœur en Ecosse, se remêler à la vie;

Chabriac? Ta grand-mère ne déclare-t-elle pas que rien ne l'amuse comme mes lubies? Et l'oncle et la tante Luchois ne me font-ils pas mon whist, chaque soir.

— Sauf quand vous accompagnez mon père!

— Mon cher, n'aimerez-vous pas mieux que ce soit moi qui l'accompagne de temps en temps, qui puisse lui jaser quelque conseil de sagesse? Il ne faut pas être jaloux, mon petit; on ennuie les autres, et on en souffre soi-même. Est-ce que ton père est jaloux de la parfaite amitié que je garde à mon neveu de Vitray? M'en veut-il de ce que Jean m'a fait fuir dans le conseil d'administration de sa fabrique et n'ait confiance que dans les plans que j'ai scientifiquement approuvés?

— C'est que, mon petit James, vous aimez, vous autres, toi et ta mère surtout, avec trop d'exclusivité! Et voilà pourquoi, en plus du bonheur que j'ai par toi, tu me donnes de l'inquiétude. Je voudrais te corriger un peu... J'ai essayé avec ta mère, j'y ai renoncé... Mais un jeune cerveau est plus maléable... Et j'arriverai bien...

— Mon oncle, j'ai bien peur que vous ne parveniez jamais à m'influencer votre philosophie indifférente!

— Qui n'est, orlé-le bien, que de la sagesse la plus vulgaire, petit!

Sagesse, indifférence, dont Jacques s'éloignait de plus en plus; et, ce matin, son cœur était si gonflé, que la tendresse de sa grand-mère, les doux regards de sa mère, les bons regards de son oncle Tiburce ne pouvaient arrêter ses frissons.

Quant à son père, il était, raideux, comme chaque fois, qu'il avait amené des larmes au bord des yeux de son fils ou de sa femme. Et il les tortura un peu plus en s'étendant en détails, plus ou moins exacts, sur un scandale qui amusait, à ce moment, tout Paris—prétexte exact pour déchirer la France.

Il n'était pas le seul du reste de la famille qui prit un plaisir particulier à étaler ces turpitudes comme il en arrive dans tout pays, mais qui ont toujours plus de retentissement dans le nôtre, où, par les indiscrétions de la presse, la moindre chose prend des proportions folles... la marquise douairière d'Apremont ne pouvait pardonner à la France son impiété; et sa sœur Margot, l'ancienne petite actrice des Bouffes, ne cessait de lui reprocher, avec la plus vertueuse indignation, son éfroyable dissolution; et M. Lehuchois ne manquait jamais une occasion d'étaler ses statistiques judiciaires qui établissaient péremptoirement la marche accentuée du crime.

L'oncle Tiburce en riait et répandait par des statistiques

étrangères. Et Ifébus et son fils avaient la poitrine oppressée.

— Ils ne répliquaient pas, eux. Mais le duc les sentait devant lui, aussi irrédoublables que Jean de Vitray jadis, lorsque, dans leur jeunesse, il se dressait si hardiment en face de lui.

D'ailleurs, la sonfrance plus cuisante de la jalousie leur faisait bien tôt oublier ces hautes querelles.

Le repas n'était pas terminé que Clarence avait trois fois regardé sa montre, et sa mère lui demandant s'il aurait l'amabilité de la conduire au Bois, pour profiter de ces derniers beaux jours, il répondit, de cette voix et avec cet accent aux quels sa femme ni son fils ne se trouvaient jamais, qu'un rendez-vous important l'appelait au club...

La banale excuse qui permet aux hommes élégants de toujours conserver leur liberté pour toujours en faire le même usage.

Habituellement, le duc ne contentait de prononcer le mot club, et tout était dit.

Aujourd'hui, le regard plaintif de son fils lui fut si désagréable qu'il se sentit embarrassé, et bredouilla une histoire de commission pour une revue.

Sa femme hanaea presque impromptuement les épaules. Leurs yeux se croisèrent durement.

Et il était de la plus détestable humeur quand il quitta sa

famille. En refaisant tout particulièrement sa toilette pour son après-midi, il grommelait:

— Ah ça, mais, ai-je la berne f ou monneur mon fils ne se met-il pas à être jaloux des maitresses que je peux avoir!... C'était déjà gentil avec la mère... S'il faut que j'aie ce morveux-là aussi dans les jambes!...

Mais sa colère ne fut pas de longue durée, parce que, au moment où il mettait une cravate de jeune homme, il croyait entendre la voix qui l'habitait de puis quelques jours: "C'est l'un ou l'autre, mon petit!" Ou bien: "Il y'en a pas un, parmi tous ces gigolos qui me font de l'œil, qui t'arrive à la cheville!"

Il se moqua un peu de lui-même, pourtant:

— C'est drôle... cette gamine... Moi!...

Lui qui avait su se faire aimer de si belles et vraiment grandes dames! Et, en dehors du monde, lui qui avait eu de si flatteuses conquêtes dans les collines!...

Mais il fallait trop de préliminaires avec ces belles créatures qui attachent tant de prix à leur personne et qui donnent, de reste, si peu d'elles-mêmes! Ça avait été l'obstacle contre lequel s'était brisé tout d'abord ce tempérament amoureux qui voulait la conquête immédiate; et il s'était rejeté sur les amours faciles.

Et il en éprouvait de l'humiliation au fond. Mais puisqu'il